

Illustration Européenne



BRUXELLES;
BUREAU DE L'ADMINISTRATION

BOULEVARD DU NORD, No. 107.

chiens, il pousse devant lui un petit troupeau qui se grossit peu à peu de tous les bœufs disséminés sur son passage. Il s'agit, avant tout, de ne pas laisser des bêtes derrière soi, de ne pas permettre qu'il s'en échappe du groupe; et comme à chaque instant quelque animal récalcitrant tend à s'éloigner, il faut faire chaque fois une course ventre à terre pour lui barrer le passage et le contraindre à revenir vers le troupeau. Les vaches et les veaux ont surtout la spécialité de se dérober et d'obliger le cavalier à des courses répétées. Quelquefois même les animaux tiennent tête; alors les chiens, parfaitement dressés, se jettent sur eux et les mordent jusqu'au sang pour les forcer à avancer.

Rien de pittoresque comme cette galopade à fond de train, derrière des centaines de bœufs lancés à toute vitesse, beuglant et mugissant. De tous les points de la plaine, on les voit se précipiter, la tête basse, la queue au vent; et, dans cette poursuite acharnée, je ne sais vraiment lequel s'anime le plus, de l'homme ou du cheval. Il faut, à cet exercice, du sangfroid et du coup-d'œil, car on est souvent obligé d'approcher la bête de très-près pour la contraindre à changer de direction, et alors gare à ces cornes affilées dont les coups peuvent occasionner de graves blessures! Elles pénètrent si bien que l'un de nous, n'ayant pu tourner assez vite, eut son cheval éventré. Le cavalier fut roulé lui-même en un clin-d'œil, et il fallut une prompte intervention pour détourner le taureau furieux, qui, abandonnant sa première victime, se lançait déjà sur lui avec les intentions les plus hostiles.

L'immense troupeau est enfin réuni devant notre groupe de cavaliers rassemblés sur une éminence; l'estancier passe alors en revue son bétail, puis donne ses ordres; ils ont presque toujours pour objet une condamnation à mort. Il faut s'emparer du condamné; deux gauchos l'isolent en le mettant entre eux et le poussent peu à peu au dehors; l'animal, se sentant éloigné, cherche à regagner le gros de l'armée, mais les cavaliers lui coupent la retraite, et, dans ce véritable jeu de barres, leur adresse finit toujours par triompher. Enfin, quand la bête est assez éloignée, un gaucho, toujours au galop, déroule le „lazo” attaché à la selle; la corde siffle deux ou trois fois au-dessus de sa tête, et le nœud, lancé avec une sûreté de main prodigieuse, va saisir sa victime soit par les cornes, soit par le cou. Le taureau captif ralentit sa marche, le cavalier suit le mouvement; la bête veut se défendre, mais un autre gaucho accourt, et, au moment où elle s'élançait en bondissant, lui jette un nouveau nœud coulant, qui la fait tomber lourdement à terre; on la saisit par les cornes et le couteau du sacrificeur a bien vite fait son office.

.... Je ne dirai qu'un mot des combats de taureaux, assez vantés au Pérou, mais à tort, à ce qu'il me semble.

Le cirque „del Acho” peut contenir quinze mille spectateurs; l'enceinte est donc construite dans de très-vastes proportions. Une chose seulement distingue ce spectacle de tous ceux du même genre; à Lima, les „copeadores,” ces hommes qui d'ordinaire courent à pied en agaçant le taureau avec des manteaux de couleurs éclatantes, sont à cheval. Il faut donc des montures d'une souplesse merveilleuse pour éviter les coups de cornes de l'animal furieux et pirouetter avec la même légèreté que peut le faire un homme à pied.

Par mesure de police, ou simplement à titre de distraction, on mène à ce spectacle une partie de l'armée, qui, assise sur des gradins réservés, le fusil entre les jambes, s'intéresse bruyamment aux péripéties de la lutte. Le président de la République est, me dit-on, grand amateur et grand protecteur des combats de taureaux; peut-être s'inspire-t-il de l'antique morale: „Panem et Circenses.” Comme il se trouve chaque jour plus embarrassé pour fournir la première chose aux Péruviens, il veut au moins leur donner l'autre.”

CELA AURAIT PU ÊTRE.

„Certainement, cela aurait pu être; si j'avais été moins frivole, moins coquette, moins faible, moins vaine, moins ignorante, ou moins négligente; enfin si j'avais été plus sage, cela aurait pu être.

„J'aurais évité ce malheur, j'aurais une santé plus solide, je n'aurais pas irrité mes parents, ou désespéré cet enfant; ou encore, je n'aurais pas mécontenté, aigri mon mari; peut-être même j'aurais pu être heureuse, si j'avais été meilleure.”

* * *

Voilà, Mesdames, ce que plus d'une d'entre nous se dit, et se dit presque toujours avec regret: „Si j'avais su, si j'avais écouté ce bon conseil?” Mais non, ça n'a pas été. Aussi l'on ajoute souvent: „Il est trop tard.” Puis on se désespère, on tombe dans la mélancolie, la misanthropie même parfois; ou bien encore, on brûle ses vaisseaux, et l'on va plus loin.

Mais la plupart du temps, n'a-t-on pas tort de dire: „Il est trop tard!” Ne le pense-t-on pas trop vite? A-t-on réfléchi? Dans bien des cas, il est probable que si l'on se donnait la peine d'y songer avec calme, sans passion, raisonnablement, on ne tarderait pas à s'apercevoir que tout n'est pas perdu comme on l'avait pensé d'abord. „Il est trop tard!” Vraiment on le croit, on se le répète et même fréquemment. Il en est ainsi pour le moment, je l'admets; mais l'avenir! Qui de nous le connaît, qui peut le prévoir, en répondre? Qui sait ce qu'il nous réserve? Et alors, si l'expérience nous est si peu salutaire, nous redirons encore comme au commencement: „Cela aurait pu être.”

* * *

Rarement, bien rarement, il est complètement trop tard; il ne l'est même jamais, pour faire son devoir selon les circonstances, et l'on a d'ordinaire bien tort de s'imaginer, soit dans le malheur, soit après une faute, qu'il est impossible de rien réparer, et que les choses resteront indéfiniment dans la situation présente.

Le temps n'épargne rien, il amène bien des changements, et l'avenir nous ménage toujours des surprises; il n'est point écrit probablement que ce qui aurait pu être sera; non, mais qui nous assure que si nous possédons moins, nous ne pouvons pas devenir satisfaits de ce que nous posséderons? Qui sait si un jour nous n'obtiendrons pas l'équivalent de ce que nous regrettons? Qui peut même prétendre qu'il n'aura pas mieux?

* * *

Quoi qu'il en soit, si l'on veut vraiment être raisonnable, si l'on veut que l'expérience soit utile, il ne faut point se désespérer, ni, comme on dit vulgairement, jeter le manche après la cognée; un peu de courage, de patience, mêlé d'un peu d'espoir, sont une meilleure recette à employer.

Enfin, chère Lectrice, si en disant: „Cela aurait pu être!” vous étiez même persuadée que la situation est sans remède, quand bien même l'espérance de ce côté serait pour nous à jamais évanouie, quand même ni le temps, ni l'avenir n'y pourrait rien changer, ce n'est pas assez pour croire que tout est perdu, car si nous faisons des efforts persévérants pour nous résigner, pour devenir de plus en plus bonnes, nous finirons par reconnaître que l'expérience, quelque triste et pénible qu'elle soit, a son bon côté, puisqu'elle nous a rendus meilleures.

HORTENSE X.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Arriver à la neutralisation de la nicotine contenue dans le tabac, ce serait, certes, un grand résultat, aujourd'hui que, pour ainsi dire, tout le monde fume. Or, nous allons indiquer le moyen de l'atteindre:

On sait que, d'après des expériences faites sur les animaux et d'après les cas d'empoisonnement observés chez l'homme, la nicotine est un des poisons les plus violents, et que, même à faibles doses, son action ne peut être mieux comparée qu'à celle de l'acide prussique.

Sans parler de ces effets terribles et extrêmes, l'influence de la très-minime quantité de ce poison renfermée dans le tabac, dont on fait usage sous plusieurs formes, sur l'économie vitale ne saurait être mise en doute.

Aussi voudrions-nous voir vulgariser notre procédé pour neutraliser ce toxique contenu dans la fumée de tabac, — au moyen d'une préparation de coton.

Il s'agit de tremper une toile dans une solution aqueuse de tanin très-étendue. Après une digestion suffisante pour en imbibier toutes les parties, on la retire, on la presse fortement, et on l'abandonne quelque temps à l'étuve jusqu'à complète dessiccation.

La matière étant ainsi préparée, son emploi devient excessivement simple. Il suffit, en effet, d'en introduire une pincée dans un porte-pipe ou porte-cigare spécial, qui se compose d'un tuyau creux, très-évasé à l'une de ses extrémités, terminé par une ouverture assez étroite à l'autre. Cette dernière est mise en communication avec les lèvres, tandis qu'on fixe dans l'ouverture opposée l'extrémité du cigare ou du tuyau de la pipe qu'on se propose de fumer, en y engageant ce dernier par l'intermédiaire d'un bouchon. L'air extérieur aspiré par la bouche, traversant des couches successives de tabac porté au rouge, détermine la combustion lente de cette substance.

Une partie de la nicotine se brûle dès lors, tandis qu'une autre se trouve entraînée sous forme gazeuse avec les vapeurs empyreumatiques, résultat d'une véritable distillation que subit une portion de la matière organique. Ces vapeurs, en traversant le coton imbibé d'acide tanique, y déposent alors toute la nicotine dont elles sont chargées.

Nous pouvons souvent, dans le cours de nos habitudes, éloigner de nous des dangers réels par de bien petites précautions!

ÉLOY.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite et fin, voir p. 271.)

XXV.

Un mois s'est écoulé depuis les événements qui ont amené, d'une façon si imprévue, la mort du comte de Rouge-Cloître; M^{me} de Vaudrez, Eléonore et René ont quitté Paris et sont venus s'installer aux Runnes, cette propriété voisine de celle où s'est passé le drame qui a été l'origine de l'histoire au terme de laquelle nous allons enfin parvenir.

Il y a huit jours que nos trois personnages se retrouvent sur le sol natal, et il règne entre eux une froideur, une contrainte qui rend leur existence fort triste. Aucun mot concernant le passé n'est jamais prononcé de part ni d'autre. Cependant, René attend avec impatience les explications que doit lui donner sa cousine, mais il n'ose les provoquer.

Le dîner vient de s'achever; le ciel est morne, le vent d'automne commence à effeuiller les arbres. Eléonore, après être sortie quelques instants, dit au jeune comte:

— Je viens de faire atteler la voiture; nous allons à Rouge-Cloître, à nous deux seulement. Il faut bien en finir, n'est-ce pas?

— Oh, certes, oui! exclama René avec un air de vive satisfaction Je vais donc enfin le connaître, ce secret dont l'attente a été pour moi si pénible!

Une heure après, tous deux faisaient leur

entrée dans la demeure depuis si longtemps délaissée. Ils furent reçus par Hubert, le vieux régisseur, que l'âge et les infirmités tenaient cloué dans son fauteuil, et qui, à leur vue, ne put retenir ses larmes.

— C'est Dieu qui vous ramène après tant d'épreuves, dit-il; à présent, je n'ai plus qu'à mourir.

Il y eut un quart-d'heure d'une conversation attendrissante; Eléonore se pencha alors à



LA LAITIÈRE FLAMANDE, D'APRÈS M. J.-B. MADOU. (PEINTURE-BOGAERTS.)

l'oreille du vieillard, qui lui remit une clef, en jetant sur elle un regard étonné.

Elle fit un signe à son compagnon, en disant:

— Nous allons entrer dans la chambre où votre mère est morte... Personne n'y a pénétré

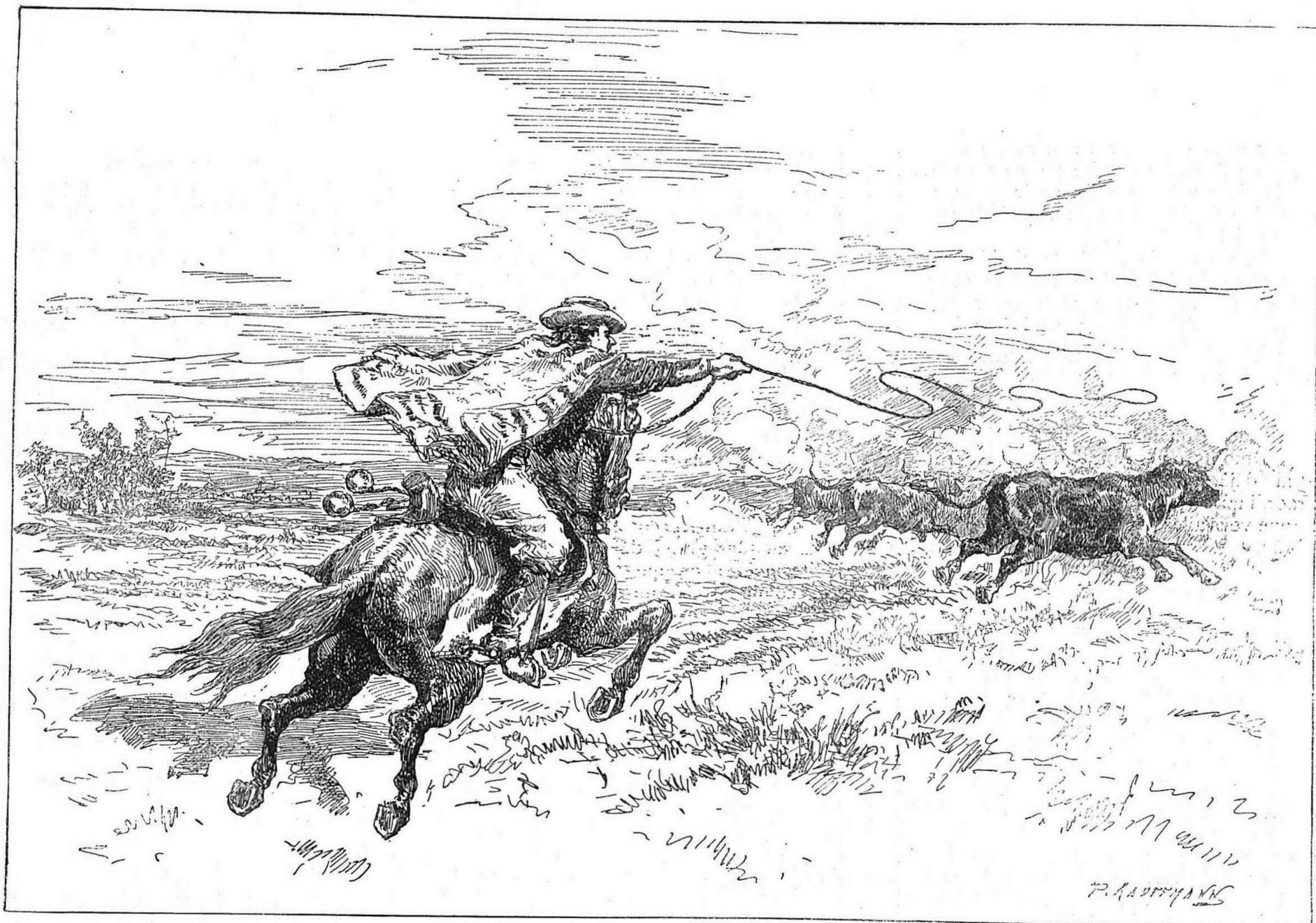
depuis le jour où ses restes l'ont quittée.

Elle s'assit dans un fauteuil et, pâle comme une morte sous ses vêtements sombres, elle invita René à se placer en face d'elle.

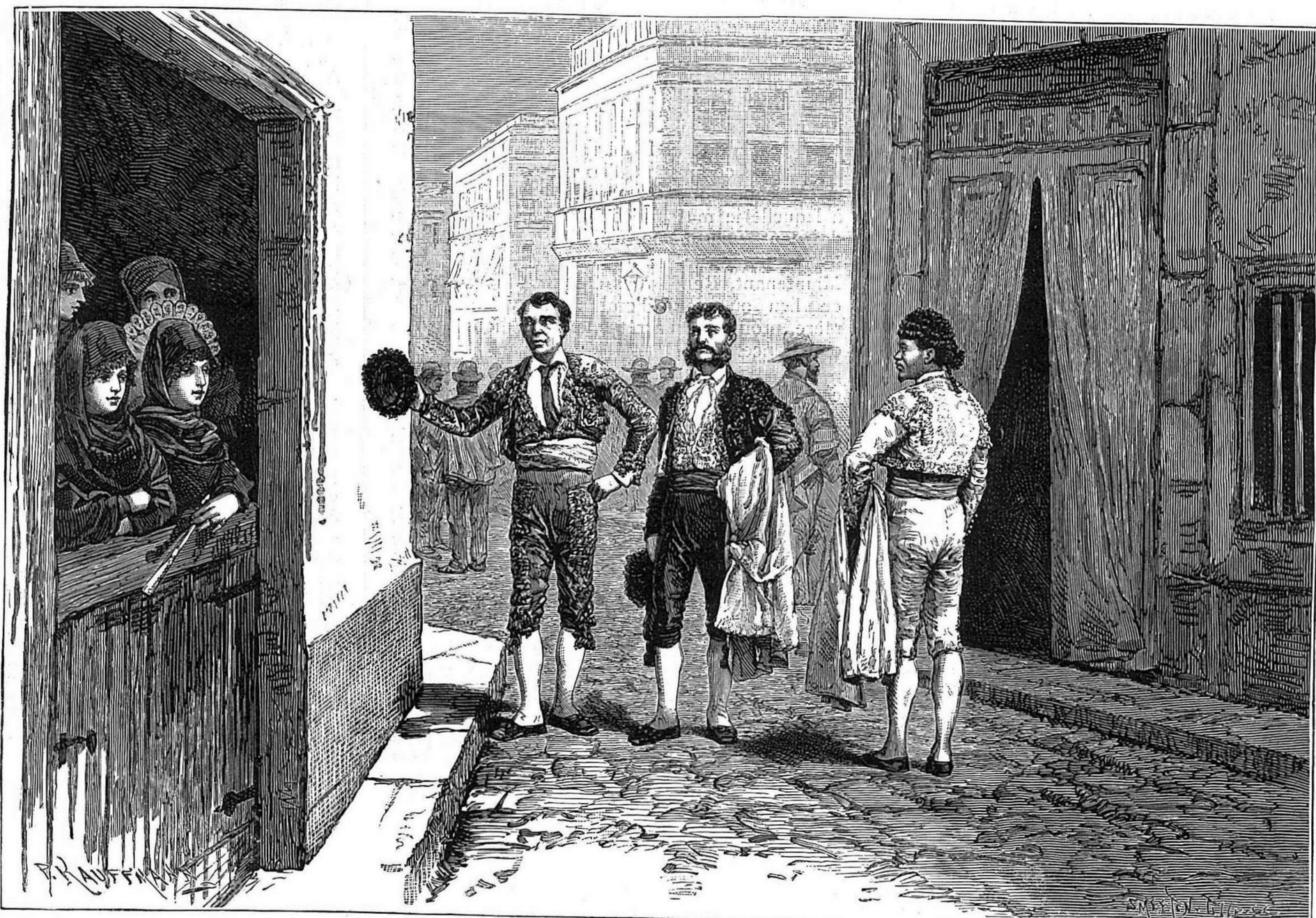
— Il est, dit-elle après un court silence, une

question que je dois aborder avant tout. J'ai évité jusqu'ici de vous parler de ce mariage que vous avez projeté... Notre tante a pris des renseignements à ce sujet: il s'agit d'une jeune institutrice appelée Ernestine Oudon, que

CHASSE AUX BŒUFS A LA PLATA. — COURSES DE TAUREAUX A LIMA.



LA PLATA : GAUCHO LANÇANT LE LAÇO.



AVANT LE COMBAT (SOUVENIR DES COURSES DE TAUREAUX A LIMA.)

vous avez connue à Voltri, et pour laquelle vous avez voulu vous rendre à Paris. Il n'y a rien à objecter contre elle, que sa naissance et sa condition... Comme vous êtes libre, que vous l'aimez, je sais que tout raisonnement sous ce rapport serait inutile; mais souvenez-vous de ce qui s'est passé entre vous et votre père, le jour où la Providence lui accorda une double grâce: celle de recouvrer la raison à votre vue, pour vous exprimer sa dernière volonté, et celle de l'enlever ensuite de ce monde.... Cette dernière volonté doit avoir pour vous un caractère doublement sacré, quelle que soit la cause qui l'a dictée...

— Mais, ma cousine, objecta timidement le jeune homme, je l'ai déclaré dans le moment même: en admettant que mon cœur et ma parole eussent été libres, pouvais-je raisonnablement me soumettre à une pareille condition, à moins de vivre cloîtré?... et je n'ai aucune disposition....

— Vous en ferez ce que vous voudrez, continua Eléonore, quand je vous aurai fait connaître les motifs qui inspiraient votre père. Je vous ai déjà prévenu de ce qu'il y aura d'extraordinaire, d'in vraisemblable dans la révélation que vous allez entendre. Je serai d'autant plus brève que ceci vous instruira de tous les détails, ajouta-t-elle en tirant de sa poche un manuscrit d'une quarantaine de pages, jaunies par le temps.

Il tendit la main, mais elle lui dit :

— Non, plus tard, écoutez-moi d'abord.

René, la maladie dont votre père a été atteint est une maladie héréditaire. C'est avec regret et douleur que je dois vous l'apprendre. En remontant à sept générations, dans la branche aînée, on trouve cinq comtes de Rouge-Cloître frappés d'aliénation mentale. Vous frissonnez.... Oh! si ce n'était que cela! Mais, sur ce nombre, quatre ont tué leurs femmes, dans des accès et pour des causes qui sont restés un mystère.... La science explique plus ou moins ces épouvantables monomanies, qui passent d'une génération à l'autre....

Une sueur froide coulait du front du jeune homme, qui semblait respirer avec peine.

— Mon Dieu, murmura-t-il, est-ce possible? avez-vous bien votre raison vous-même, ma cousine? C'est effroyable, ce que vous dites là.

— C'est la vérité, et, coûte que coûte, je ne puis vous la laisser ignorer. Comprenez-vous à présent le sentiment de sollicitude qui a fait agir votre père, pendant ces instants lucides qui ont précédé sa fin? Il connaissait l'histoire de ses ancêtres, et lui-même.... René, votre mère est morte, frappée de sa main....

XXVI.

Le pauvre jeune homme garda le silence. Il était de plus en plus anéanti.

— Oh, vous devez cruellement souffrir en ce moment, mais je le répète, il vous faut tout savoir, tout!

Votre aïeule, à son lit de mort, avait exigé que j'épousasse son fils, et dans cette perspective, je m'étais mise à l'aimer. Sa conduite bizarre aurait dû m'instruire de son état mental, mais il ne me vint aucun soupçon. Aussi, lorsque, après une longue, très-longue absence, il m'informa lui-même qu'il s'était marié dans la petite ville de H. avec la fille d'un mercier, je souffris cruellement, surtout que le sort me condamnait à vivre ici au moins quelque temps, avec lui et sa femme. Ce fut dans ces dispositions que j'appris que Féréol, mon frère, avait courtoisé votre mère avant son mariage. Votre père le sut par moi, indirectement.... Ce fut par suite d'une inspiration que je n'ai cessé de maudire et que j'ai bien durement expiée. La fatalité voulut que Féréol fut aperçu par l'époux de Clarisse avec celle-ci, un soir, dans le parc.... Or, mon misérable frère n'avait eu qu'un but en l'abordant: c'était de lui enlever une bague qu'elle portait au doigt et dont l'absence donna lieu à des soupçons que vous comprenez.... J'abrège ces détails, trop pénibles pour vous, et pour moi, surtout.... Je me bornerai à vous dire que le comte était terriblement exaspéré contre sa femme, que ses esprits étaient profondément troublés quand on l'avertit que M. de Vaudrez venait d'être frappé d'apo-

plexie et que notre tante le mandait sans retard auprès d'elle. Au moment où il partit, à cheval, Clarisse était assise, là, devant la fenêtre ouverte, et vous dormiez un peu plus loin, dans votre berceau. Quoique j'eusse le sentiment de mon injustice, j'accablai l'infortunée de reproches; il y eut une altercation.... Oh! j'ai été bien coupable en tout cela! — Une heure après, elle était trouvée morte à la place qu'elle occupait, morte d'un coup de stylet porté droit au cœur, pendant qu'elle sommeillait sans doute. Voici ce qui s'était passé: J'eus regret de la façon dont je venais d'agir, et je retournais vers celle que j'avais offensée, quand, en ouvrant la porte, je vis distinctement votre père debout devant sa femme, le bras levé, alors que je le croyais bien loin déjà. Surprise au plus haut degré, je me retirai. Quelques instants après, je voulus rentrer, mais j'entendis la voix de votre nourrice, mêlée à vos vagissements, et je refermai la porte et regagnai ma chambre. Bientôt on vint m'y appeler pour m'apprendre la terrible nouvelle. Alors le jour se fit dans mon esprit, comme sans doute il se fait dans le vôtre en ce moment. On courut avertir votre père, qui parut foudroyé en apprenant l'événement tragique et montra, devant le corps de sa femme, les marques du plus grand désespoir. Le malheureux était sincère; ce qui avait eu lieu, il l'avait fait comme dans un rêve, dans un instant de démence, et le souvenir de la réalité ne lui revint qu'après. Il fallait trouver un coupable; les soupçons se portèrent sur moi, et il ne pouvait en être autrement. On m'arrêta, je subis une longue détention, je parus devant la Cour d'Assises. Ce qui était arrivé, je l'avais, sans le prévoir, plus ou moins provoqué. Je me tus donc. Je fus acquittée, à la suite de la déposition d'un vieux berger, appelé Simon Vitreux, qui avait vu votre père pénétrer dans le parc, mais sans le reconnaître; déposition qui parut, du reste, suspecte à beaucoup de gens. C'est de ce berger que je tiens le manuscrit en question, renfermant l'histoire de votre famille. Il l'avait trouvé, par hasard, me dit-il.

Le coupable, si l'on peut qualifier de ce mot l'auteur d'un acte dont il n'a pas conscience, le coupable fut, dès le lendemain du meurtre, frappé d'une folie incurable. C'est alors que je pris la résolution de quitter le pays, de me dévouer à son sort; mais la tâche était difficile et cruelle. Je vous l'ai dit, le souvenir de son crime lui revenait souvent à l'esprit, et alors il passait par d'affreuses crises, où il révélait tout. Il fallait que ni vous, ni le monde ne connussent l'horrible vérité. Là est la cause de notre expatriation et de l'existence à laquelle je me suis condamnée, en vous condamnant vous-même à l'idée que vous étiez orphelin. Et ne l'étiez-vous pas, en réalité? Maintenant, René, vous êtes mon juge.... Dans ce lieu où plane l'ombre de votre pauvre mère, prononcez l'arrêt que vous dictera votre conscience.

— Oh, vous êtes une sainte et digne femme! exclama le jeune comte en se précipitant dans ses bras.

Cette étreinte fut longue et entremêlée de sanglots.

Au nombre des cruelles épreuves qu'avait subies notre héroïne, le devoir sacré qu'elle venait de remplir par ces révélations avait été un des plus pénibles pour elle, car elle en redoutait les conséquences sur l'imagination de son jeune cousin. En effet, pendant plusieurs semaines il se montra sombre et agité. Un matin, il annonça qu'il avait besoin de distraction et de mouvement, et qu'il allait retourner à Paris.

Plusieurs mois s'écoulèrent pendant lesquels il écrivit de temps en temps; puis ses lettres devinrent de plus en plus rares; enfin un beau jour il annonça, en quelques lignes, qu'il allait se marier avec M^{lle} Ernestine Oudon, en même temps que son ami, Albert Lussault, épouserait M^{lle} Clémentine Mallet, la fille de l'amie de sa mère. Il ajoutait qu'il reviendrait passer la belle saison à Rouge-Cloître après son voyage de noces.

Cette singulière façon d'agir blessa vivement

M^{me} de Vaudrez et inspira à Eléonore les plus tristes pressentiments. Ceux-ci ne devaient pas tarder à se réaliser. Quelque temps après, on lisait dans tous les journaux un fait divers dont beaucoup de nos lecteurs se souviendront sans doute. Nous ne ferons que le résumer. Il y était dit qu'un jeune couple, le comte et la comtesse de R.-C., arrivé depuis quelques semaines à Bagnères-de-Bigorre dans les Pyrénées, avait péri de la manière la plus funeste. Ils visitaient le „Mont-Aigu,” lorsque descendant, en se tenant le bras, un chemin étroit et difficile bordé de précipices, tous deux avaient subitement disparu dans un abîme, du fond duquel on les avait retirés horriblement mutilés.

Il ne nous reste plus qu'un mot à ajouter.

Eléonore et Féréol sont maintenant en possession de l'héritage du malheureux René; la première continue à habiter avec sa tante; quant au second, il s'est installé au château de Rouge-Cloître, où il mène la vie d'un paisible et honnête propriétaire campagnard, tandis que sa sœur est devenue, par sa charité inépuisable, la providence des pauvres villages environnants. Une fin bien calme à des existences si agitées!

LE CHEV. DE LA HOËGNE.

Spa, Juin 1879.

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE XVII. — L'ÉVASION.

Abandonnons maintenant le malheureux château du sire de Duivenvoorde, envahi et ravagé par les gens de Halvenaar, pour voir ce qu'il est advenu de Herman de Stryen et de Koen, son fidèle chasseur. Ce dernier, depuis la subite réapparition de son maître, suivie d'un départ non moins brusque, n'avait cessé d'attendre son retour avec la plus grande impatience; sa longue absence lui causait les plus vives inquiétudes.

Lorsqu'il vit le manoir de Duivenvoorde assiégé par les troupes du traître Halvenaar, il hésita longtemps sur le parti qu'il devait prendre dans cette circonstance. Devait-il se mettre à la tête des gens de Horst, essayer de faire une trouée dans les rangs ennemis et porter secours aux assiégés, ou bien devait-il attendre le retour de son maître, tout en tenant le château de Horst sur la défensive? Mais lorsqu'il apprit que le sire de Duivenvoorde était accusé de participation à l'assassinat d'Aleidis de Poelgeest, et que Halvenaar agissait sur l'ordre et avec l'assistance du comte de Hollande, il comprit que son aide ne pouvait être d'aucun secours et résolut d'attendre le retour de son maître.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient, et Herman ne revenait pas. Au comble de l'inquiétude, Koen ne sut plus quel parti prendre. Continuer à attendre, il ne le pouvait plus. Il résolut donc de se rendre en personne à La Haye pour tâcher d'y recueillir des nouvelles de son maître. Après avoir mis tout en ordre au château et en avoir confié la garde à une personne sûre, il partit de grand matin en cachette et arriva bientôt dans la capitale. Il n'y apprit rien qui pût le mettre sur la trace de son maître. Il se rendit à toutes les auberges qui servaient de logis aux gens de la noblesse, mais il était venu tant de chevaliers le jour du tournoi que personne n'avait conservé souvenir de Herman de Stryen, dont le nom d'ailleurs était inconnu dans la capitale. Ce fut en vain que le brave serviteur parcourut pendant plusieurs jours la ville entière; il ne put obtenir le moindre éclaircissement.

Le découragement avait commencé à s'emparer de lui, quand il prit le parti de tourner ses perquisitions vers la campagne. Le hasard le conduisit un soir chez un paysan, dont la demeure se trouvait au bord de la grand'route allant vers Leide. La conversation fut amenée

sur le fameux tournoi du 3^e septembre, et le villageois, qui y avait assisté, parla avec enthousiasme du chevalier inconnu qui, à la dernière heure, avait remporté une victoire si éclatante; il s'étendit longuement sur ce chapitre et raconta la scène dans tous ses détails.

— Et depuis ce moment, demanda Koen, n'avez-vous plus rien appris de ce vaillant chevalier ?

— Dieu me préserve, répartit le villageois, en faisant un signe de croix, d'avoir rien de commun avec la noblesse; j'ai assez à faire à m'occuper de mon champ, afin d'être en mesure de payer le fermage et la dîme à la fin de l'année; et puis, c'est parfois dangereux de se mêler de ces sortes d'affaires.

— Vous prenez la chose de travers, mon brave homme; il y a pour moi un puissant intérêt en jeu; je voudrais simplement savoir si vous n'avez plus jamais revu ce chevalier.

— Revu! voyons, oui... peut-être... Cependant... oui, le soir même qui suivit le tournoi, je l'ai vu, en compagnie de six autres cavaliers, chevaucher sur la route de Leide, répondit le paysan d'un ton indifférent.

— En êtes-vous sûr? demanda Koen avec chaleur.

— Très-sûr, car pendant le tournoi, j'ai trop bien remarqué l'armure du chevalier inconnu pour m'y tromper. J'étais sur le seuil de ma porte lorsqu'ils passèrent comme un tourbillon. Je fis même cette réflexion en moi-même qu'il était bien singulier qu'un si vaillant seigneur ne tint pas la tête de la troupe. Il était au contraire au milieu, et la visière de son heaume restait toujours baissée, tandis que les autres avaient le visage découvert. Vous voyez, ami, que j'ai bonne vue et bonne mémoire.

— Vous ne sauriez croire combien cette communication m'intéresse; répondit Koen avec animation. Je vous prie donc de me dire tout ce que vous savez au sujet de cette rencontre; je saurai vous récompenser de ce service.

— Fort bien, camarade; je ne suis pas habitué à être payé pour mes paroles, mais...

— Quels étaient ceux qui accompagnaient le chevalier ?

— Je vous ai déjà dit que je ne m'occupe pas des gens de cette sorte; je n'avais jamais vu aucun d'entre eux.

— Ne vous semblait-il pas que ce chevalier était surveillé par les autres, qu'il était leur prisonnier ?

— Maintenant que vous le demandez, je dois répondre affirmativement: deux d'entre eux le serraient de très-près, et si j'ai bien vu, ils tenaient la bride de son cheval.

— Est-ce là tout ce que vous savez ?

— Tout.

Koen comprenant qu'il ne pourrait tirer davantage du brave villageois, prit congé de lui en lui mettant deux schellings d'argent dans la main. Mais au lieu de retourner à La Haye, il prit la direction opposée.

Tout en étant obscure et incomplète, la communication du paysan n'en avait pas moins été pour l'intelligent chasseur un trait de lumière. Son maître, il n'en doutait plus, était tombé au pouvoir d'ennemis occultes. Mais quels étaient-ils ? Où le retenait-on ?

L'idée qu'il y avait là-dessous une nouvelle machination de Halvenaar, lui vint tout d'abord à l'esprit; cependant il la rejeta, car c'était dans la direction du Nord que Herman avait été entraîné.

Le fidèle serviteur n'avait pour se guider dans ses recherches que la connaissance de cette direction; c'était peu, mais pour lui ce renseignement était précieux, et il ne doutait pas qu'avec de la persévérance et de l'adresse, il ne parvint à découvrir la retraite de son maître, s'il était encore au nombre des vivants.

Il se remit à la tâche avec une ardeur nouvelle; mais, hélas! les quelques renseignements qu'il put obtenir, ne firent que le confirmer dans la pénible certitude que Herman avait été la victime d'un lâche attentat. Il parvint à savoir que la troupe de cavaliers dont le paysan lui avait parlé, s'était arrêtée à une auberge située à deux lieues de la capitale et s'y était reposée pendant une demi-heure. Quatre d'entre eux avaient mis pied à terre et étaient entrés dans l'hôtellerie pour s'y rafraîchir et prendre

quelques aliments; les deux autres étaient restés en selle, en retenant par la bride le cheval de celui qui se trouvait au milieu d'eux. Ces deux derniers avaient été bientôt relevés par deux autres cavaliers qui étaient venus prendre leur place; cependant le chevalier à la visière baissée n'avait pu ni descendre de cheval, ni se reposer; ses gardiens lui avaient même adressé de dures paroles.

Cette particularité fut tout ce que Koen put apprendre au sujet de cette troupe, dont bientôt il perdit la trace, soit que l'on n'eût pas conservé le souvenir de son passage, soit qu'elle eût changé de direction.

Le serviteur dévoué se trouvait ainsi dans la plus grande perplexité. Il était certain pour lui que Herman de Stryen avait été entraîné dans l'un ou l'autre des nombreux châteaux qui s'élevaient dans la contrée, et que probablement, si l'on avait épargné ses jours, il gémissait au fond d'un profond souterrain. Il ne savait donc de quel côté diriger ses pas. Tout autre que Koen se fût probablement découragé; mais il était trop attaché à son maître pour l'abandonner, alors qu'il y avait encore quelque lueur d'espoir. Il savait ce que valait la vie du vaillant chevalier, et combien il était urgent de le découvrir et de le délivrer, afin qu'il pût porter à ses amis de Duivenoorde le secours devenu si nécessaire.

Déguisé en paysan, il parcourut tous les châteaux, interrogeant partout les gens avec la circonspection voulue, essayant autant que possible de pénétrer dans l'intérieur, sous l'un ou l'autre prétexte, afin d'arriver à savoir par des voies détournées, s'il ne se trouvait pas quelque prisonnier dans les souterrains.

Lorsqu'il le pouvait sans inconvénient, il faisait le soir, en tapinois, le tour des fossés et des remparts, les yeux dirigés vers les ouvertures des meurtrières inférieures et des soupiraux, et entonnant de temps en temps quelques couplets d'une vieille chanson populaire en usage dans le pays d'Oosterhout et au village de Horst, et que Herman par conséquent devait connaître. Mais hélas! vingt fois ces tentatives furent vaines. Personne ne pouvait lui donner la réponse si ardemment désirée; les soupiraux restaient muets, aucune voix ne répondait à la sienne, et il devait achever seul le triste refrain commencé. Il arriva que, malgré sa prudence, on soupçonna en lui un espion ou un traître animé de mauvaises intentions, et il dut à un bonheur providentiel de ne pas être lui-même jeté au fond d'un sombre cachot.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis que Koen parcourait en vain les villages et les manoirs; toutes ses démarches restaient infructueuses; à mesure que les châteaux disparaissaient à sa vue, son espoir commençait à s'affaiblir et il désespérait de l'avenir. Qui sait si jamais il parviendrait à savoir quelque chose au sujet de son maître? Qui sait si déjà il n'était pas tombé sous un poignard assassin, ou mort de faim et de misère dans l'horreur d'un profond cachot ?

Et les assiégés de Stryen, quel pouvait être leur sort? Avaient-ils pu résister plus longtemps aux troupes nombreuses de Halvenaar? N'étaient-ils pas déjà peut-être aux mains de leur ennemi ou ensevelis sous les ruines du château! De quelque côté que se tournât le chasseur, il voyait le ciel bien sombre; pas la moindre espérance ne subsistait au fond de son cœur.

Le mois de décembre était arrivé; l'hiver devenait de plus en plus rigoureux; malgré la neige, le froid et la bise, le vaillant Koen, livré au désespoir, mais non encore abattu, continuait ses infructueuses recherches.

Fatigué à mourir, marchant au hasard, il arriva une après-midi le long d'un chemin à peine tracé, que bordaient de hauts peupliers.

Partout où sa vue pouvait se porter, il n'apercevait qu'un immense lincol de neige; les huttes même qui s'élevaient çà et là dans la campagne en étaient couvertes et rompaient à peine l'uniformité générale.

Tout-à-coup, à un détour du chemin, il vit se dresser non loin de lui un château-fort dont les hautes tours s'élevaient avec orgueil vers le ciel gris.

Une lueur brilla dans les yeux de l'infatigable Koen; malgré les nombreuses désillusions qu'il avait éprouvées, chaque fois qu'il voyait

un château il sentait son cœur battre; l'espoir lui rendait de nouvelles forces, son pas devenait plus rapide, et son esprit inventif commençait à travailler pour chercher un moyen de sonder les secrets de ces épaisses murailles.

Il faisait presque nuit lorsque Koen arriva sous les murs du château mystérieux; le pont-levis était levé, tout était silencieux, aucune sentinelle ne se montrait sur les remparts. Il fit le tour des fossés en se glissant dans l'ombre, examinant avec une scrupuleuse attention chaque fenêtre, chaque ouverture. Il essaya aussi d'entonner sa chanson favorite, mais il se dit que, par suite de la largeur des fossés, sa voix n'arriverait pas dans les profondeurs des souterrains, dont les soupiraux, garnis de forts barreaux de fer, s'ouvraient au-dessus de la surface gelée des eaux.

Regardant de tous côtés, il s'engagea prudemment sur la glace et arriva ainsi jusqu'au pied des murs crénelés. Il se glissa, sans faire entendre aucun bruit, devant chaque ouverture et entonna à demi-voix la chanson bien connue du pays d'Oosterhout. Il savait ce qu'il risquait à ce jeu, mais le fidèle chasseur aurait sacrifié cent fois sa vie pour sauver celle de son maître.

Tout-à-coup, arrivé devant l'une des ouvertures, il en saisit fiévreusement les barreaux et se mit à écouter avec attention.

C'était comme si l'écho du caveau lui répétait une à une les paroles de sa romance, quoique les sons qui lui parvenaient à l'oreille fussent sourds comme s'ils sortaient des profondeurs de la terre.

— Chevalier de Stryen! s'écria-t-il joyeusement en avançant la tête entre les barreaux.

Cette fois, l'écho ne répéta plus ses propres paroles, mais une voix répondit du fond du souterrain :

— Mon brave Koen!

Pour tout autre, ce cri aurait été incompréhensible, tant il était étouffé et semblait venir de loin, mais Koen le comprit plutôt par le cœur qu'il ne le perçut par les oreilles.

— Est-ce vous, mon digne maître? s'écria-t-il alors.

La voix répondit encore du fond du souterrain, mais c'était comme un murmure sourd et lointain.

Il tira de sa poche une corde assez épaisse, l'attacha fortement aux barreaux et la laissa tomber dans le gouffre. Il la sentit descendre de quelques pieds seulement et toucher bientôt le sol; mais, après une demi-heure d'attente anxieuse, il ne vit pas, ainsi qu'il l'avait espéré, apparaître le chevalier devant l'ouverture. Il comprit que son maître devait être retenu par des liens, peut-être enchaîné aux parois de la muraille. Retirant alors la corde, il y fixa une forte lime et la laissa de nouveau choir par le soupirail. Lorsqu'il la retira, la lime avait disparu...

Plein de joie, il se mit à réfléchir à ce qu'il lui restait à faire. Essayer de briser les barreaux par la force, aurait été une tentative absurde. Outre l'impossibilité matérielle de desceller ces énormes barres de la pierre qui les retenait, le bruit n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des gens du château, et il se perdait ainsi en même temps que son maître.

Attendre que Herman pût se débarrasser de ses chaînes et se montrer devant l'ouverture, était également dangereux, car sa présence en cet endroit finirait par être remarquée des gardes qui sans doute avaient une heure fixe pour faire leur ronde habituelle.

Prenant donc un parti, il souhaita la bonne nuit à son maître en lui promettant de revenir le lendemain à la même heure, après quoi il s'éloigna rapidement et se retira dans un village assez écarté, afin ne pas attirer sur lui l'attention des gens du manoir.

Le lendemain matin, Koen constata avec joie qu'il avait fortement neigé pendant la nuit; de sorte que les traces de ses pas sur la glace devaient avoir entièrement disparu. Il se tint caché toute la journée, mais dès que le soir fut venu, il retourna vers le château, le cœur plein d'angoisse, et s'engagea comme la veille sur les fossés.

Il descendit de nouveau la corde par le soupirail, et une minute après, il eut l'inexpi-

mable joie de voir apparaître devant lui le visage de Herman de Stryen...

— Mon noble maître, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par l'émotion, quel bonheur de vous avoir enfin retrouvé! Puissé-je maintenant vous retirer bien vite de ce vilain cachot! Je craignais déjà...

— Parce que, hier soir, je ne me suis pas montré à vous, mon cher Koen, interrompit le prisonnier. C'est que j'étais retenu à la muraille au moyen d'une forte chaîne; il m'a fallu toute la nuit et une partie de la journée pour la limer. Mais comment avez-vous pu découvrir ma prison?

— Nous parlerons de cela plus tard, maître, lorsque nous aurons pris le large; maintenant, nous avons mieux à faire que cela.

— Et le sire de Duivenvoorde, et demoiselle Aleidis?

— Je vous dirai tout; mais comment allez-vous faire pour sortir de votre prison?

— Donnez-moi vous-même un conseil, mon brave ami; je vous confie entièrement le soin de me délivrer.

— Je compte qu'il faudra au moins quatre nuits pour parvenir à limer deux de ces barreaux; si je dois accomplir cette besogne, je crains beaucoup d'être découvert.

— Vous souhaitez donc que je m'en charge moi-même?

— Oui, maître.

— Ainsi, c'est entendu, reprit Herman en riant; au surplus, j'ai fait depuis hier soir un excellent apprentissage du métier, et votre instrument est des meilleurs. J'espère donc que trois nuits me suffiront pour accomplir ma tâche.

— Avez-vous encore besoin de mes services, cher maître?

— Non, quittons-nous, nous ne devons pas nous trahir; je vous permets seulement de venir tous les soirs, quelques instants, pour voir si la besogne avance. Partez donc vite, je crois que bientôt la ronde va paraître sur les remparts.

Le fidèle serviteur passa, pour la première fois, depuis bien des semaines, une nuit tranquille; il avait revu son maître, il espérait bientôt le voir en liberté.

Cependant, le lendemain, il eut de nouvelles inquiétudes: un fort dégel survint tout-à-coup, de sorte que la glace des fossés allait bientôt se rompre; et alors que faire? Il n'osa pas y penser et passa sa journée à prier pour le succès de son entreprise. Mais le dégel continua. Lorsque le soir il mit les pieds sur la glace, pour avoir avec son maître l'entrevue fixée, il la sentit s'ébranler sous ses pas. Le lendemain soir, la situation s'était encore aggravée; la surface glacée s'était déchirée en plusieurs endroits et l'eau commençait à la recouvrir. Il communiqua ses craintes à son maître. Si le lendemain soir, au plus tard, le travail n'était pas terminé, il était impossible qu'un homme pût espérer traverser encore le fossé.

Il fut convenu qu'il apporterait avec lui un

levier pour le cas où le travail ne serait pas entièrement terminé; Herman de son côté promit de ne pas perdre une minute.

La troisième soirée arriva enfin. Il avait plu toute la journée. Lorsque Koen arriva au bord des fossés, il constata, avec une émotion facile à comprendre, que la glace était entièrement rompue et ne présentait plus que des glaçons mobiles surnageant à la surface.

Ce n'était cependant pas le moment d'hésiter: il mit intrépidement le pied sur un premier bloc, et sautant ainsi de glaçon en glaçon, il arriva bientôt au pied de la muraille. Son maître était toujours occupé à scier les barreaux de sa prison. Après une première tentative, pour les briser de ses mains, Koen constata avec douleur qu'ils résistaient encore. Il était cepen-

secouer vigoureusement les épais barreaux. Ce travail produisait un bruit sourd et prolongé qui s'étendait tout le long des fossés: le brave serviteur craignait à chaque instant d'être surpris, mais il n'y avait que ce moyen extrême pour sauver la situation.

Tout-à-coup, un grand craquement se fit entendre avec un bruit semblable à celui d'un arbre tombant sous la cognée: c'était le fer de barreaux déjà entamé par la lime qui venait de céder sous les efforts répétés de Koen...

Le soupirail présentait une ouverture suffisante pour livrer passage à un homme.

Mais au même moment, des voix s'élevèrent au dessus du rempart, et une lumière apparut aux créneaux.

— Dépêchez-vous, maître, nous sommes découverts, souffla le chasseur.

Et il aida Herman à sortir de sa prison.

La nuit était obscure, et les fugitifs pouvaient à peine apercevoir les glaçons qui circulaient à la surface des eaux.

— En avant, maître, en avant! s'écriait Koen.

Et, donnant l'exemple, il sautait d'un glaçon à l'autre, en tâchant de conserver le mieux possible son équilibre sur ce plancher mouvant.

Aux galeries des remparts, le bruit augmentait toujours, de nombreuses flèches fendirent bientôt les airs, lancées à l'adresse de nos fugitifs, que la mort menaçait ainsi à la fois d'en bas et d'en haut. Heureusement, la course périlleuse touchait à sa fin; encore un bond, et ils étaient sur la terre ferme.

— Nous sommes sauvés! s'écria Herman en atteignant le bord.

Mais en ce moment Koen fit entendre un cri de douleur.

— Qu'avez-vous? demanda le chevalier avec sollicitude.

— En avant! messire, en avant! répondit Koen en entraînant le jeune homme.

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la lourde porte du château s'ouvrit avec fracas, et le pont-levis fut baissé.

Bientôt l'on entendit les pas de plusieurs chevaux résonner sur le pont de bois.

— Nous sommes poursuivis! nous sommes perdus! s'écria douloureusement le chevalier.

— Pas encore, maître: en avant! en avant!

Cependant les cavaliers avançaient toujours et étaient déjà sur le point d'atteindre les malheureux fugitifs.

— Nous sommes sauvés! s'écria Koen joyeusement, lorsqu'ils atteignirent la lisière d'un bois. Il y retrouva les deux chevaux qu'il y avait placés une heure auparavant, attachés à un arbre.

— A cheval! maître, à cheval! commanda-t-il d'une voix brève.

Une seconde après, les deux fugitifs se précipitaient dans la campagne, pouvant espérer par la vitesse de leurs chevaux échapper à ceux qui les poursuivaient.

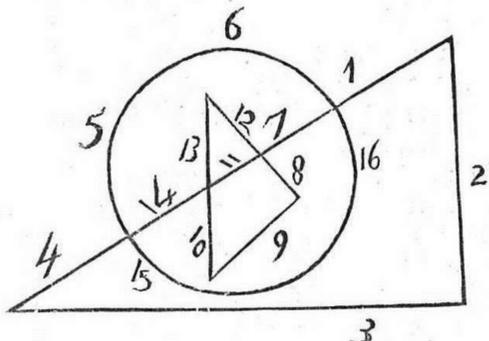
(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.
„Il saisit les barreaux et se mit à écouter.”

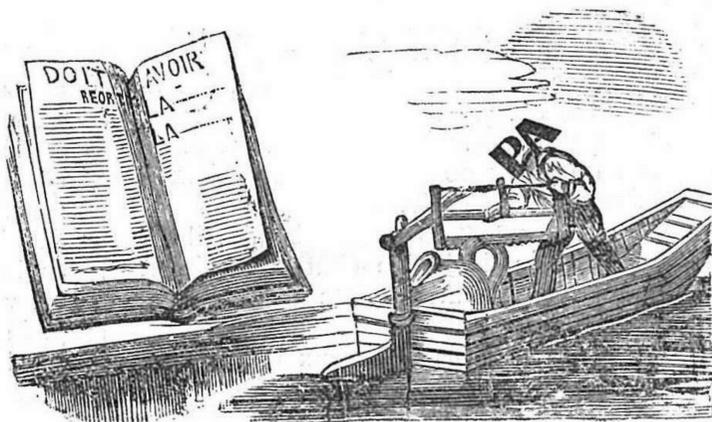
dant arrivé plus tard que les soirées précédentes, dans l'espoir de trouver le travail d'autant plus avancé. Et dans une heure la garde du château allait faire sa ronde! Il n'y avait donc pas un moment à perdre; risquant tout, pour tout gagner, il commença avec son levier à

SOLUTION DU RÉBUS N° 8.



Il est parvenu à l'Administration plusieurs solutions de ce rébus qui, quoique différentes de celle donnée ci-dessus, sont également bonnes.

RÉBUS N° 9.



AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 2 août 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS :

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon," charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne," formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.